

De l'Histoire à l'histoire : un au-delà du réel

Entretien avec Amira-Géhanne Khalfallah

Wahiba CHERRATI¹

Amira-Géhanne Khalfallah s'impose comme l'une des voix féminines les plus authentiques et marquantes de la nouvelle génération de la littérature francophone du XXI^e siècle. Son œuvre se distingue par une maîtrise stylistique raffinée et par une réflexion profonde sur les enjeux de l'interaction entre Histoire et histoire.

À la scène théâtrale, sa plume est féconde. Aux portes du roman, elle signe son premier texte, *Le naufrage de la lune*, publié aux Éditions Barzakh en 2018 en Algérie. Son imaginaire puise dans le réel, où fiction et faits historiques se mêlent pour former un tout homogène, malgré l'hétérogénéité qui le compose. Elle a le mérite d'exhumer un épisode historique peu connu : l'expédition entreprise par Louis XIV à Gigéri (Jijel) en 1664.

Par le biais de son écriture, l'exploration nuancée des complexités identitaires et historiques témoigne d'une sensibilité unique et d'une capacité à saisir les dynamiques complexes d'une époque mémorielle. En effet, son verbe vibrant dévoile les racines du passé occulté et les cimes du présent équivoque. Par une écriture intense et immersive, le lecteur est transporté dans un périple où le réel et l'imaginaire se croisent. Sculptrice des mots et rêveuse consciente. Il y a chez elle une poésie de pensées où l'esprit rime avec l'âme.

Les archives étaient la matière première pour l'artisane des mots qu'elle incarne. Elle revisite ces lieux de mémoire et réécrit l'Histoire pour que la vérité reprenne vie et se répande. L'image historique s'accorde avec la poésie de l'imaginaire. Elle photographie les archives, mais c'est le visage de l'imaginaire qui

¹ Université de Blida 2, Algérie.

apparaît sur la pellicule. *Le naufrage de la lune* est un roman où les autres genres s'entrelacent. Entre sa fidélité à l'Histoire et son défi lancé à l'histoire, elle façonne son texte. Écrire sur l'Histoire devient une quête : celle de transformer le document archivé en texte accessible. Si l'historien est l'œil de la caméra qui capture ce qui se voit, le romancier est le gardien de ce qui reste invisible. Le premier offre au monde une vérité, tandis que le second, par le prisme de son imaginaire, en révèle d'autres.

De l'attaque de Louis XIV en ce 22 juillet 1664 à Gigéri, Amira-Géhanne Khalfallah concède à son imagination une souveraine liberté créative. Peut-être faut-il discerner en cette forme de création une stylisation graphique du temps passé, une poétique empreinte d'un impérieux devoir de transmission mémorielle ; une mise en forme littéraire de l'Histoire, où le flux des images se voit immortalisé par le verbe.

Éric-Emmanuel Schmitt soutenait que l'art est essentiel à l'existence humaine. Il agit tel un vecteur authentique d'expression et de résistance face aux défis du monde. En ce sens, l'art permet de transcender les turbulences multidimensionnelles de l'existence. Dans ce cadre, la littérature, comme manifestation artistique, occupe une place décisive, devenant ainsi un moyen puissant de résistance et d'affirmation de l'Histoire et de l'identité. Si l'art, et plus particulièrement la littérature, n'existait pas, l'humanité se retrouverait dans une forme de silence, dénuée de cette capacité de transmettre au monde ses histoires et de remettre en question le réel. Dans quelle mesure partagez-vous cette perspective ?

Les êtres humains sont doués d'imagination, c'est inhérent à leur nature. Notre capacité à nous projeter au-delà du réel, de l'instant et du connu est ce qui nous différencie des autres espèces animales. C'est aussi cette imagination qui nous pousse à créer. Un monde sans art est un monde déshumanisé.

L'imagination, force propulsive de la création romanesque, représente l'essence même de l'acte d'écrire. Transfigurer la réalité, sublimer l'Histoire, la réinventer en y insufflant des ressorts

novateurs et inventifs, telle est la magie de l'écriture. Entre besoin et plaisir, l'acte d'écrire oscille. Quand avez-vous commencé à écrire ? À quel moment avez-vous pris conscience de vous identifier comme écrivaine ?

J'ai commencé à écrire dans les années 90 en Algérie, pendant que la guerre prenait emprise sur toute chose dans le pays. C'était ma façon de résister à l'altérité, de créer des liens, de survivre et cela se traduisait par l'écriture théâtrale. Quant au souci de se considérer écrivaine ou autrice, cela n'a jamais été une priorité pour moi, ni un désir. Je voulais simplement raconter des histoires, créer des personnages, permettre la rencontre.... Ce sont les autres qui ont besoin de nous interpellé en nous nommant. Je laisse donc cette mission à l'Autre.

Du théâtre au roman, Amira-Géhanne Khalfallah signe son premier roman en 2018. L'écrivain est celui qui brode des mots ordinaires qui, par leur pouvoir, tissent ce qui transcende l'ordinaire. Cette idée semble trouver écho dans votre œuvre. Quelles furent les facteurs qui ont propulsé votre imagination à repousser les frontières du réel ? Quelles questions se sont manifestées dans votre esprit pour vouloir réinventer l'Histoire par le biais de l'histoire ? Était-ce la quête d'une œuvre-qui dépasse les frontières nationales pour toucher une dimension universelle ?

L'Expédition dite du Duc de Beaufort a été assez importante dans l'histoire de l'Algérie car elle a remodelé les rapports de forces et a permis l'expansion des janissaires dans des zones qui leur étaient inaccessibles jusqu'en 1664. À l'échelle de l'individu ce sont des traumatismes transmis à travers les générations. On ne se remet pas de la destruction de sa ville et pour preuve cet épisode est toujours présent dans la mémoire populaire à Jijel. Même si les gens ne connaissent pas l'Histoire avec précision, les réminiscences de cette attaque sont toujours présentes dans notre ADN et dans l'histoire de nos familles métisses. Les guerres sont des accélérateurs de temps. Pendant les situations de crises chaque prise de décision, de position peut avoir d'énormes répercussions sur la vie des gens et sur

l'histoire. C'est ce temps compressé qui m'intéresse et c'est aussi l'individu pressé par le temps que je trouve intéressant à explorer.

Le recours des romanciers aux archives demeure problématique, un terrain complexe, qui peut parfois se traduire par un manque d'imagination. Entre fidélité aux faits historiques et réinvention, entre vérité et invention, se dessine une image de l'entre-deux. Pour écrire des histoires, l'Histoire semble se fragmenter. Telle une opération de greffe, l'écrivain incorpore l'Histoire dans le tissu de l'histoire, explorant ainsi cette frontière mouvante entre le réel et l'irréel. De ce fait, le roman devient un espace de dialogue entre Histoire et histoire, où le fictionnel vient enrichir, plutôt que trahir, l'Histoire. De cette tension entre le visible et l'invisible émerge la question du rôle des archives dans le processus créatif. L'écrivain est-il un chroniqueur engagé dans une quête de vérité, ou un créateur qui revendique un au-delà du réel ?

Lors de mes recherches aux Archives Nationales de France je suis tombée sur des lettres écrites par des généraux français à Louis XIV. Ces correspondances étaient des comptes rendus militaires mais elles étaient aussi pleines de doutes, parfois de reproches, etc. Ce sont les failles qui m'intéressent en tant que romancière, les sentiments/ressentiments, incompréhensions.... Les certitudes n'apportent pas grand-chose à l'écriture romanesque. C'est tout ce que l'on ne sait pas, que l'on ne comprend pas qui fait le roman.

Dans votre roman Le naufrage de la lune, les personnages, situés dans un décor historique, semblent incarner aussi bien des créatures du réel que celles de l'irréel. Cette dualité qui est le fruit de l'imagination littéraire soulève des questions sur les mécanismes de la création littéraire. De quelle manière percevez-vous les personnages issus de ces deux dimensions, celle du réel et celle de la fiction ?

Les romanciers sont des tisserands qui travaillent à partir d'une matière première. Elle se trouve dans mon cas à la fois dans les

livres d'histoire et dans mon imagination. C'est ce qui fait des personnages hybrides. C'est aussi le cas de Louis XIV ou Molière cités dans *Le naufrage de la Lune*, parce que je leur attribue des propos qu'ils n'ont pas tenus en réalité. Le romancier peut là où l'historien ne peut pas.

Par sa nature même, le roman oscille entre deux mondes : l'un tangible et l'autre inventé. Il dit le réel, mais aussi il le transforme, le transcende et le réinvente pour révéler sans doute ce qui n'a pas encore été dit. Il me revient en mémoire une maxime célèbre qui dit que « le roman est un mensonge qui dit la vérité ». Qu'en pensez-vous ?

Pour moi, il n'y a pas de mensonge dans le roman et dans la fiction plus généralement, ni de vérité d'ailleurs. Ce n'est pas le lieu de cette recherche. L'écriture est un au-delà qui permet de sortir de cette binarité. Je parlerai de Mimésis. Auerbach reste une référence en la matière. À lire absolument !

L'empreinte singulière de tout écrivain réside dans son style littéraire, par lequel il exprime sa sensibilité artistique. Une manière d'être, de penser et de ressentir, le style est un habit qui se tisse au rythme du langage. En ce sens, pourrions-nous affirmer que le style est le reflet fidèle de la vision du romancier ?

Certainement, c'est la façon de voir les choses qui impose un style au lieu d'un autre. Cela traduit également et forcément un système de pensée.

Dans le processus créatif, les romanciers tissent souvent un lien intime entre eux-mêmes et leurs personnages, qu'ils le fassent consciemment ou non. Parfois même ils ne font que mettre à nu ce qui est non dévoilé en eux. De ce fait, leurs personnages deviennent une forme d'extension d'eux-mêmes ou parfois des contrepoints à leur propre personne. Ce lien ouvre une réflexion sur le degré d'investissement personnel impliqué dans l'acte d'écriture.

Ainsi, diriez-vous que vous vous projetez dans vos personnages, notamment dans celui de Thiziri ou celui de Marie-Hélène ? Peut-on affirmer, en quelque sorte, qu'elles représentent peu ou prou Amira-Géhanne Khalfallah ? Ou représentent-elles une construction indépendante, bien que nourrie de vos perceptions, valeurs ou souvenirs ?

Je ne dirai pas que ce sont des projections, en tout cas pas dans mon cas. J'aime beaucoup le mot anglais « *embodiment* » qui pourrait se traduire en français par incarnation, c'est un rapport plutôt organique, au plus près du corps, de la chair et du souffle de l'écrivain qui fait des personnages forts. Cela se rapproche du travail de l'acteur lorsqu'il joue un personnage.

L'écrivain algérien francophone contemporain du XXI^e siècle se trouve au carrefour des héritages linguistiques, historiques et culturels. Il oscille entre mémoires conflictuelles et attentes universelles. Quelle responsabilité incombe à l'écrivain contemporain, et plus spécifiquement à l'écrivain algérien d'expression française ? Pensez-vous qu'il doit se faire le gardien des mémoires enfouies ou marginalisées ? Entre devoir de mémoire et ouverture universelle, où situez-vous sa mission principale ?

L'écriture est avant toute chose un acte de la liberté. Dans notre quotidien nous sommes confrontés à de multiples responsabilités et obligations, laissons-les à ce monde. Je tiens, pour ma part, à garder l'espace de l'écriture comme celui de la liberté sans condition ou sans concession. Sans ce préalable, la créativité ne peut exister. On n'écrit que dans la liberté et loin de toute injonction. Par ailleurs, n'oublions pas que les lecteurs sont également des êtres pensants et critiques, « responsables » de leurs choix éditoriaux. Mes pièces de théâtre, films et même roman comprennent souvent un sujet politique fort, mais cela est mon choix, mon engagement et non un devoir. Même en temps de guerre, dans des situations de crises certains auteurs prennent la liberté de parler d'amour par exemple. Doit-on leur en vouloir ? A-t-on le droit de parler d'amour pendant que des gens souffrent et meurent ? Je répondrai, oui, absolument. Je

dirai même que nous avons plus besoin de lectures légères pendant les temps de crise et de guerre qu'en temps de paix. (Je ne considère pas l'amour comme un thème léger non plus !). Toutes les formes d'écriture et tous les sujets sont importants, nécessaires. Ce sont aussi des modes de survie.

« S'il a de la chance, l'écrivain peut changer le monde », affirme le dramaturge emblématique Arthur Miller. Sa réflexion situe l'art des mots au cœur du processus d'engagement, de métamorphose et de réflexion. Depuis ses premiers balbutiements, l'écriture émane comme une manière d'interroger le monde et d'édifier de nouveaux mondes. Qu'il s'agisse de bousculer les certitudes ou de raviver des mémoires oubliées, écrire demeure un projet de renouveau et de changement. En ce sens, qu'aimeriez-vous changer à travers vos textes ?

Chacun de nous permet de déplacer des choses à sa petite échelle. Notre monde est fait de ces milliards de petits déplacements au quotidien. L'écrivain manipule l'imaginaire et c'est par cette manipulation - entendue dans le sens d'outil, comme une manipulation génétique - que les choses évoluent. Ce que j'aimerais bousculer, ce sont les idées reçues. Amener chacun à se poser des questions. L'écrivain n'apporte pas de réponses mais va là où les autres ne sont pas aller pour montrer une autre facette des choses et amener à la réflexion.

La littérature francophone regorge d'icônes qui transcendent les frontières du temps et de l'espace. Chaque écrivain y imprime son empreinte, sa manière de sculpter les mots et d'inscrire les maux sur des toiles guérissables. Choisir un nom dont le verbe se distingue par sa singularité invite à se demander : qui, parmi ces voix, a su franchir les frontières par une universalité exceptionnelle ? Si vous deviez élire une figure de la littérature francophone, un écrivain dont les mots résonnent avec une singularité remarquable, lequel serait-il ?

Hélène Cixous.

Travaillez-vous à concevoir ou à élaborer de nouveaux projets littéraires, une nouvelle création romanesque peut-être ?

Oui. Mais je préfère ne pas en parler pour l'instant.

Nous attendons avec impatience la sortie de votre prochain roman et vous souhaitons beaucoup de succès dans vos projets futurs. Merci sincèrement pour cet échange à la fois enrichissant et inspirant et pour le partage passionnant de vos réflexions sur la dialectique complexe entre l'Histoire et l'histoire, ainsi que sur la puissance créatrice puisant leur source dans les archives.

Merci à vous Hiba. Hâte de vous lire.